

MAURICE G.

DANTEC

Les Résidents



Ils meurent. Parfois ils souffrent, parfois non. Répartition strictement statistique.

Les raisons pour lesquelles ils meurent sont innombrables, mais peuvent se résumer à une poignée d'explications connexes et très simples : ils n'auraient pas dû se trouver là. Pas à ce moment précis. Il ne fallait pas qu'ils la voient. Il ne fallait pas qu'elle les croise. Il ne fallait pas qu'ils aient l'outrecuidance d'être vus. Enregistrés, même pour une microseconde, par son nerf optique.

Ils habitent ce monde. Ils vivent. Alors elle les expulse, elle les tue.

Vingt ans après *La Sirène rouge* et *Les Racines du mal*, Maurice G. Dantec revient au roman noir avec une œuvre totale, *Les Résidents*. Un roman trinitaire qui suit les destins croisés de Sharon, jeune Américaine laissant derrière elle de nombreux cadavres au bord de la route, de Novak, un immigré serbe coupable d'une tuerie de masse dans son lycée canadien et de Venus, séquestrée par son père pendant quinze ans.

Intimiste et puissant, *Les Résidents* balaie avec un style précis et chirurgical les travers de notre société contemporaine : tueries de masse, pornographie par internet, société en réseau, intelligence artificielle, théories de la conspiration, luttes avortées des seventies.

Maurice G. Dantec est né en 1959 à Grenoble et vit au Canada depuis 1998. Traduit en douze langues, il a publié dix romans et trois « Théâtres des opérations » – journaux métaphysiques et polémiques. Deux de ses romans, *La Sirène rouge* et *Babylon babies*, ont été adaptés au cinéma.

LES RÉSIDENTS

La bande-son des *Résidents*, composée par Lionel Pezzano, est téléchargeable depuis www.pezzano.lionel.com.

LES RÉSIDENTS

MAURICE G. DANTEC

inculte / dernière marge

Au Père Edmond Robillard.
À saint Dominique,
À saint Luc, *In Spiritu Sancto Et Igni.*

À Philip K. Dick, pour *Le Père truqué.*
À A. N. Whitehead, pour *l'internité.*
Et à l'Ange Gardien, pour sa Présence.

Livre premier

CADILLAC BLONDE,
BASEMENT DOLL

*Le phénomène du corps est à mettre
au premier rang méthodiquement.*

—Friedrich NIETZSCHE

LE NOM SANS CORPS

*

LE CORPS SANS NOM

LE NOM SANS CORPS

See the breaking glass / In the underpass
/ Hear the crushing steel / Feel the steering
wheel / Warm leatherette / Melts
on your burning flesh / You can see your
reflection / In the luminescent dash /
Warm leatherette / Warm leatherette

Warm Leatherette, DANIEL MILLER /
THE NORMAL

Alpha

1

Comme toujours après un meurtre, elle avait observé son corps dans le miroir.

Nu. Entièrement. Longtemps. Très. Cela pouvait durer une heure, parfois le double et parfois plus encore.

Nu, son corps semblait plus vrai que nature, nu, il s'approchait au plus près de la vérité, c'est-à-dire de l'artifice qu'il était devenu.

C'était dans le miroir qu'il devenait réel, c'était le miroir qui en faisait un corps authentique, c'était le miroir qui lui donnait une identité, plus qu'un nom, plus qu'un nombre, plus que tous les nombres dont il était constitué.

Dans le miroir, il était chair.

Écoutez donc ce qu'il a vraiment à vous dire, pensait-elle :

Ce corps qui n'était plus vraiment le sien, ce corps reconstruit autour d'une opération, d'un théâtre, ce corps qui n'existait plus en tant que tel, en tant que structure personnelle, en tant que sujet/objet identifiable par

son possesseur, ce corps cosmétique, chirurgicalisé, ré-engineeré, reformaté, ce corps manufacturé, machinisé, plastifié, ce corps re-fabriqué, ce corps dont les formes charnelles cachaient une forme sans le moindre sens, ce corps nu dans le miroir était la seule image vraie parce qu'il contenait un secret qui l'avait transformée en ce qu'elle aurait pu être mais ne deviendrait jamais.

Besoin d'une explication supplémentaire, homo sapiens de passage ?

Ce corps n'était pas faux, c'était une fiction : il était plus vrai que le vrai, il était plus vrai que celui qui était né, qui avait vécu, et qui était mort. Elle ne deviendrait jamais ce qu'elle était, elle ne serait jamais ce qu'elle deviendrait. Le clivage était irrémédiable. La fracture était physique. C'était de l'ordre de la tectonique des plaques.

C'est pourtant simple, il suffit de vouloir le comprendre.

Son corps avait été refait, mais ce n'était plus vraiment un corps, en tout cas plus vraiment un corps de femme, le corps qu'elle avait possédé un jour, un jour avant le Monde.

Ce corps refait, ce corps-copie sans original, ce corps-simulacre restait l'unique et irréfutable preuve qu'elle était incarnée ici-bas, qu'elle y vivait.

Et qu'elle y tuait.

Qu'elle y tuait pour que ce corps puisse continuer à vivre dans les miroirs.

2

Cet homme, par exemple.

Cet homme auquel elle parlait sans ouvrir la bouche.

Cet homme ne savait-il pas ce qu'il risquait en lui adressant un regard appuyé, alors qu'elle payait la location de son bungalow pour la nuit, à la réception du motel ? Ne savait-il pas qu'engager une conversation anodine est toujours un piège, et qu'elle en connaissait tous les mécanismes ? Pourquoi lui avait-il adressé la parole, sinon pour la souiller aussitôt ?

LE NOM SANS CORPS

Pourquoi lui avait-elle répondu, sinon pour retourner le piège contre lui ? Pourquoi, comme tant d'autres avant lui, considérait-il la vie tel un jeu sans en accepter les conséquences ?

Pourquoi était-il sûr d'être vivant et de pouvoir le rester, en toute impunité ?

Pourquoi son regard s'était-il cristallisé sur la longueur d'onde si singulière de la terreur, lorsque celle-ci convole avec la surprise la plus totale ? Pourquoi s'était-il l'instant d'après rendu si pitoyable par ce regard flou et suppliant, alors que le canon du pistolet automatique ne se détachait pas de sa cible ?

Pourquoi avait-il tenté de nier l'évidence au tout dernier moment, par un « non » pathétique qui vint s'écraser contre le mur solide et opaque du réel ? Le réel, c'est-à-dire elle.

Parce que comme tous les autres, il ne pouvait faire face à la vérité. Cette lumière le rendait aveugle ou l'obligeait à coudre ses paupières. Elle était là pour lui rappeler que ce choix devait être considéré comme le seul légitime.

3

Les meurtres : ce qui permettait à ce corps de conserver une forme.

Le corps : ce qui permettait aux meurtres de conserver un sens.

Le miroir : l'écran de ce simulacre, et le film en direct de sa reconstruction, toujours recommencée, toujours à refaire, toujours in-finie.

Sa vie : refaire de tout cela une figure cohérente, une personne.

Et pour y parvenir, détruire tout ce qui entrave le processus. Pour ainsi dire, le reste de l'humanité.

Elle s'appelle Sharon Silver Sinclair. C'est ce qui est inscrit dans les registres de l'état civil. Elle a 28 ans. Elle est d'origine canadienne. Elle est née près de la frontière américaine, en Alberta. Elle est grande, fine, elle sait que sa silhouette accroche l'œil des mâles, et de certaines femelles.

Sa chevelure d'un blond astral épouse la moindre variation de luminosité, ses yeux sont d'un bleu-vert rayon laser, sa peau est très pâle, ses courbes dessinent de longues arabesques dans le clair-obscur de la chambre, ses seins sont fermes et redressés naturellement. Elle est attirante. Très.

Dans le miroir.

Ou dans le regard de la personne qu'elle s'apprête à tuer.

Elle est attirante.

Très.

Elle l'a toujours été.

Mais elle est détruite.

Complètement.

En tant que corps. En tant que femme. En tant que mère, et même en tant que petite fille.

Sa destruction a rendu son apparence plus rayonnante encore. Sa destruction a accouché d'un nouvel être, terriblement lumineux. Sa destruction en a fait une femme bien plus belle.

Aussi belle que l'arme qu'elle presse contre sa poitrine.

4

L'arme est un pistolet automatique Sig-Sauer, gris anthracite, compact, aux lignes dures et élégantes, il est prolongé d'un silencieux et l'ensemble formé de la culasse et du canon ainsi rallongé est ceint d'une bouteille de plastique transparente maintenue à l'acier avec du ruban adhésif.

Dans la bouteille de plastique, quelques pépites de métal tubulaire jaune laiton, les douilles éjectées alors qu'elle appuyait sur la détente. Dans la lumière irisée des néons du motel, on peut aussi y discerner de délicates traces bleutées, d'infimes résidus de poudre.

Le miroir est une surface vif-argent où elle observe son corps et, en arrière-plan, l'homme mort, silhouette allongée au milieu d'une flaque pourpre aux contours couleur charbon.

LE NOM SANS CORPS

Ses cheveux, irisations de métal ardent, sont maintenus en chignon dans le PVC transparent d'un bonnet de bain, ses pieds sont toujours chaussés de sa paire de Nike, elle sait prendre les distances qu'il faut avec le monde qu'elle traverse, elle n'y laissera aucune fibre capillaire, aucune cellule épidermique, rien qui provienne de son corps, son corps qui est un secret. Elle ne livrera aucun indice corporel. Pas d'empreintes, pas d'ADN, l'eau de Javel déversée dans la pièce centrale en détruira le moindre peptide.

Son reflet armé se tient au centre d'une nuée couleur mercure, son reflet armé est l'unique réalité objective.

Tenant avec calme le pistolet automatique, ses mains sont fines, délicatement articulées, moulées par le latex des gants de chirurgie, c'est comme si son corps entier était fait de cette matière antiseptique, protectrice, translucide, cette matière clinique qui oblitère toute identité digitale. Son corps est factice, il n'a plus d'existence singulière. Elle n'est qu'un nom même si elle en utilise plusieurs. Elle en use et abuse, sa personne est devenue une machine à dénominations programmables auxquelles elle s'adapte comme à de simples matricules interchangeables. Ses traces sont des cartes de crédit falsifiées, des nombres truqués, des identités artificielles.

Plus tard, une fois revêtue de son costume pour « salle blanche » de neurochirurgie, elle s'occupera, à l'aide des instruments adéquats, d'extraire les balles de calibre 9 millimètres de la chair morte.

Elle ne laisse jamais rien d'identifiable derrière elle, même si elle le voulait, elle n'est pas sûre d'y parvenir.

L'arme qu'elle presse contre ses seins est encore tiède. Et le corps de l'homme que cette arme vient d'abattre l'est aussi.

Elle seule est froide.

Elle seule peut être aussi froide.

Sa température est celle de l'hydrogène liquide, du zéro absolu. Sa température est celle du cosmos. Les habitants de ce monde n'auraient pas

dû détruire la source de chaleur qui habitait ce corps. Les habitants de ce monde n'auraient pas dû calciner l'âme jeune qui s'y développait. Maintenant, ils meurent.

5

Ils meurent. Parfois ils souffrent, parfois non. Répartition strictement statistique.

Rien de volontaire, il y a longtemps que sa volonté n'est plus qu'une extension paradoxale de sa puissance, qui est un grand vide, où se conglomèrent tous les vides dont cette planète habitée est constituée, autant dire cette planète en son entier.

Alors ils meurent. Les raisons pour lesquelles ils meurent sont innombrables, mais peuvent se résumer à une poignée d'explications connexes et très simples : ils n'auraient pas dû se trouver là. Pas à ce moment précis. Il ne fallait pas qu'ils la voient. Il ne fallait pas qu'elle les croise. Il ne fallait pas qu'ils aient l'outrecuidance d'être vus. Enregistrés, même pour une microseconde, par son nerf optique.

Ils habitent ce monde. Ils vivent.

Alors elle les expulse, elle les tue.

Simple effet de causalité. Équation. Évidence. Suite numérique. Zéro, un. Puis elle regarde son corps factice devenir vrai dans le miroir.

Les morts l'aident à faire de sa propre image une vérité absolue. Les hommes et les femmes, elle ne fait aucune distinction entre les genres, tous appartiennent à l'espèce humaine, tous appartiennent à ce dont elle a été annulée.

Dans le miroir, le corps resplendit, l'arme renvoie des rayons cristallins à ses angles durs, l'homme mort s'est fondu dans le décor, il n'est plus qu'une pièce de mobilier comme les autres.

A-t-il jamais été autre chose ?

LE NOM SANS CORPS

Il faut partir, maintenant, disait le corps-miroir au corps-simulacre. Il faut se fondre dans la nuit, et mieux encore disparaître en plein jour, il faut reprendre la route.

Cette route qui brûlait solaire sodium aux approches de la ville. Cette route qui brûlerait solaire sodium vers la prochaine ville.

Oui, répondait le corps-simulacre au corps-miroir, nous allons repartir. Les deux corps s'accordaient sur un point précis : c'est parce qu'elle n'allait nulle part que personne ne pouvait la suivre ni deviner sa destination.

Elle n'était qu'un nom recouvert d'autres noms, de nombres et de données informatiques. Elle était un mouvement aléatoire sur un diagramme. Elle était un fantôme dans une machine, elle aurait pu transiter par un routeur entre des ordinateurs répartis à la surface du globe.

Elle était un flux de signaux, une matrice abstraite, un prototype sans modèle, elle n'était que la somme des paramètres indiquant sa non-existence paradoxale et dédoublée dans le monde.

Il importait peu que ses crimes soient signés de toutes ces procédures spécifiques, puisque la signature n'était finalement qu'une simple croix : La première balle de 9 millimètres avait perforé le poumon droit, la seconde le ventricule gauche du cœur.

Ensuite, alors que l'homme basculait contre le mur, près du lit, elle lui avait logé une troisième balle dans le bas-ventre.

Enfin, alors qu'il s'affalait pour de bon, les yeux grands ouverts encore fixés sur un point de non-retour absolu, elle lui avait tiré un dernier projectile en plein front.

Les quatre points cardinaux dessinaient une structure cruciforme, quatre trous bouillonnant d'un liquide écarlate, quatre trous exécutés avec des clous de neuf pouces, comme sur le Golgotha.

Elle n'était même pas de ceux qui les avaient percés.

Elle était l'instrument du sacrifice.

Elle était la croix, tout simplement.

Chapitre 2

1

Dans la nuit profonde et étoilée de l'été boréal, les lumières du Motel 8 semblaient délimiter des zones d'atterrissage extraterrestres. Les motels étaient les astres de la route, autour d'eux orbitaient de petites planètes, cubiques et habitables immédiatement, avec tout le nécessaire pour la survie, c'est-à-dire pour la condition première à toute évolution. Les motels étaient le lieu de résidence adapté à une forme de vie comme Sharon Sinclair.

Sharon Sinclair, cette forme de vie qui s'adaptait en continu à ce qui ne connaissait ni début ni fin, la route, ce réseau qui quadrillait les artifices de la nature d'un horizon à l'autre, cet urbanisme linéaire injecté dans l'univers visible comme une intraveineuse dans un organisme vivant.

Sharon Sinclair qui ouvrait la porte de son bungalow, Sharon Sinclair qui venait de tuer un homme quelques heures auparavant, Sharon Sinclair qui pénétrait dans la chambre à deux lits sans y allumer la lumière, Sharon Sinclair qui s'apprêtait à réveiller l'enfant.

L'enfant.

L'enfant de la route.

L'enfant-alien, l'enfant étranger. L'enfant étranger à tout, et à tous.

Un adolescent. Le fils du soleil sodium.

Le Môme. Le Kid. *The Pale Face Kid*. L'enfant venu d'un autre monde qui était pourtant celui-ci. L'enfant venu de l'Autre Monde. L'Ancien.

L'enfant dont la collision avec la route solaire sodium made-in-America n'avait d'autre finalité que leur rencontre, aussi fatale que la course mathématiquement prévisible de deux avions sur le point de se percuter. Sharon observait l'adolescent profondément endormi avec l'attention que requiert toute science, toute technique, toute médecine. Une

mélodie oscilloscope mécanisait son cerveau scrutateur : *You are in my vision*. Gary Numan. Un spectre venu de la décennie de sa naissance, un spectre revenu du futur. Un spectre synchronisé avec le présent proche. Une minuscule étincelle semblait demander à danser. Le feu follet d'un souvenir, un morceau de mémoire erratique, datant de la vie d'avant. Des mots. Des sons. *You are in my vision, I can't turn my face, You are in my vision, I can't move my eyes, You are in my vision, I can't move at all*.

N'étaient-ils pas tous deux condamnés à la solitude, à l'errance, à la méfiance, au silence, n'étaient-ils pas faits l'un pour l'autre, c'est-à-dire sans la moindre possibilité de contact ?

Elle ne le réveillerait qu'à l'aube. Tout le monde serait encore plongé dans la piscine du sommeil. Le point du jour, c'est le moment des fuyards, c'est l'instant entre tous où la route s'offre à vous, en accord avec l'univers entier, c'est la minute sublime où toute liberté est un acte naturel.

Le même de la route solaire sodium aurait eu droit à quelques heures de répit.

Il était au bout du rouleau, se disait-elle.

Il avait besoin de repos.

Lui aussi, il avait beaucoup tué ces derniers temps.

2

Plus tard, alors qu'elle reprenait l'autoroute transcanadienne vers l'ouest, elle se fit la remarque que l'adolescent possédait un sens pratique et des capacités d'adaptation qui la dépassaient largement et qui formaient un phénomène difficilement descriptible. Son intelligence abstraite, attirée naturellement vers les mathématiques, trouvait dans le monde réel une parfaite plate-forme d'expérimentation, d'essai, de test, pour ses équations à l'usage des hommes.

Il avait commencé par son propre collège.

Un collège est un ensemble de données statistiquement vérifiables.

Il les avait toutes vérifiées.

Le soleil naissant diffractait ses rayons dans la lunette arrière de la Cadillac Crossover SRX, formant des cristaux mobiles en suspension dans l'habitacle, le pare-brise miroitait comme la surface d'un lac, au-dessus d'eux le ciel était blanc-bleu diamant, l'autoroute formait une coulée vert-de-gris, quasiment rectiligne, une longue rayure qui allait se perdre à l'horizon, en un tracé net aux couleurs militaires, au milieu des grandes plaines de l'Ouest canadien, comme l'empreinte d'un engin de guerre laissé à l'endroit où l'homme aurait tout pacifié, y compris et surtout lui-même.

Était-elle une psychopathe, comme on qualifiait le jeune garçon? N'était-ce pas ce qu'affirmaient les journalistes et les experts, psychologues, sociologues et autres *profilers* qui décrivaient leurs deux courses parallèles comme des cas d'espèce? Ils ignoraient que leurs courses n'étaient plus parallèles, mais autonomes tout en étant soumises à des lois, des trajectoires, des adaptations, des existences et des destinées à la fois absolument différentes et conjointes. Ils ignoraient qu'elles n'en formaient plus qu'une seule. Tout comme les forces de police lancées à leur poursuite, ils ne pouvaient deviner que la femme qui n'avait pas de corps personnel et l'enfant dont l'âme était une forteresse constituaient un seul point mobile sur le diagramme, ils ignoraient qu'ils s'étaient rencontrés et qu'ils voyageaient désormais ensemble. Ils ignoraient qu'ils n'étaient plus qu'un seul et unique danger.

Ils ignoraient qu'un tel miracle fût possible en ce monde qu'ils croyaient leur.

She was not in their vision.

Lorsqu'il prit la décision de tuer, Novak Stormovic venait de fêter son quatorzième été sur la Terre, et sa septième année en Amérique. Il se

tenait entre deux mondes, il avait vécu une moitié de son existence dans chacun d'eux. Il était un être hybride et il avait compris depuis longtemps qu'il le resterait toute sa vie, au-delà du passage illusoire du temps.

Il appartenait aux deux mondes, mais en creux, en négatif, il n'était européen qu'ici, en Amérique du Nord, il n'était européen que parce qu'il avait quitté l'Europe ou, plus exactement, parce que l'Europe l'avait quitté.

Il n'était américain que par adoption, il faisait partie du flux migratoire constant qui avait fondé ce continent, il n'était américain que parce qu'il venait d'ailleurs.

Il ne venait pas de n'importe quel point de cet Ancien Monde qui avait accouché de celui dans lequel il vivait maintenant, il ne venait pas de n'importe où, ni n'importe quand, il venait de cette région historiquement centrale, autour de laquelle la destinée de toutes les nations du monde avait plusieurs fois pivoté, il venait de cette partie de l'Europe qui s'était à plusieurs reprises effondrée sur elle-même, tel un trou noir supermassif.

Il n'avait pas 3 ans lorsqu'il avait assisté au dernier effondrement en date. L'avion de l'Otan était passé à basse altitude au-dessus du village avant d'effectuer son demi-tour. L'onde de choc et le son du réacteur avaient fait violemment trembler les vitres de la maison.

L'homme des forces spéciales serbes avait regardé Miroslav Stormovic et sa famille avant de désigner sans prononcer un mot leurs bagages empilés au milieu de la pièce. En trotinant du mieux qu'il pouvait, Novak avait suivi sa mère, sa sœur et les autres femmes qui portaient les valises, tandis que son père ainsi que les oncles et beaux-frères, survivants des diverses guerres, se chargeaient des malles, des cartons et des sacs de sport.

Plus tard, alors qu'ils roulaient, entassés dans le véhicule militaire, en direction de Mitrovica, le sous-officier lui avait offert un sourire un peu triste qui s'était gravé dans sa mémoire comme le centre secret de toute la scène. Ce souvenir de la fuite devant les bombardements de l'Otan

et l'infiltration des groupes armés de l'UCK était resté profondément imprimé en lui, sans doute un des plus anciens que son cerveau eût conservés à peu près intacts. À l'horizon, des panaches de fumée cendreuse se vissaient dans un ciel azur sillonné de hautes lignes blanches à la course parfaitement rectiligne.

L'exil ne faisait que commencer. À la fin de l'hiver suivant, la famille déposait ses bagages en France, dans la banlieue de Paris, un quartier dominé par des Yougoslaves de toutes les anciennes républiques de la défunte Fédération. Le père de Novak, électromécanicien de formation militaire, avait travaillé des années auparavant sur plusieurs sites industriels de la région lyonnaise, ainsi qu'au port de Toulon. Il connaissait la langue et les us et coutumes locales, il trouverait un emploi, la famille pourrait s'adapter.

L'exil ne faisait que commencer. La France pouvait-elle être autre chose qu'une étape, une station de correspondance, un point de passage ? Un échangeur routier ?

Cette extrémité occidentale de l'Eurasie pointait droit vers le continent d'où étaient venus les bombardiers. Pourtant, c'est la direction que son père choisit de prendre, après quelques années sur le sol français, qu'il avait toujours présentées comme un calcul provisoire.

Il opta pour le Canada, qui n'avait pas participé aux opérations militaires contre la Serbie, les conditions d'immigration étaient plus souples qu'aux États-Unis, il existait une communauté yougoslave à Montréal, dans la province du Québec, on y parlait français, il trouverait un emploi, la famille pourrait s'adapter.

L'exil ne faisait que commencer.

Tout exil ne fait toujours que commencer.

Vers midi, elle s'arrêta pour faire le plein dans une station Petro-Canada. Elle venait de franchir la frontière entre la Saskatchewan et sa province

natale. Rivé à l'écran télé, le pompiste suivait les opérations que conduisait la compagnie BP, au large du golfe du Mexique, pour colmater la brèche qui, depuis trois mois, relâchait 60 000 gallons de brut par jour dans la mer des Caraïbes. Le ballet des machines sous-marines autour du pipeline brisé et du nuage jaunâtre expulsé sous haute pression n'avait cessé de rythmer son voyage, au fil des motels. CNN restait son seul contact avec la réalité humaine, la chaîne d'informations en continu en valait bien un autre, les immenses travaux offshore déployés pour venir à bout du désastre pétrolier condensaient le peu de sens encore disponible ici-bas.

Il y avait eu un accident. Et on faisait tout pour le réparer.

Durant sa course, durant leur course, elle avait soigneusement évité de s'approcher de son lieu de naissance, elle se doutait que les routes y seraient particulièrement surveillées, mais elle savait aussi qu'après plusieurs semaines de comportement erratique parfaitement calculé, elle avait semé le trouble chez les statisticiens et les analystes de la police.

De toute façon, elle n'allait nulle part. Elle n'irait sûrement pas jusqu'à Calgary, et moins encore dans la petite ville où elle avait passé sa jeunesse, à la frontière de l'Alberta, des États-Unis et de la Colombie-Britannique.

Nulle part, c'était pourtant comme un endroit en creux, elle n'ignorait pas qu'au bout d'un certain temps, il serait plus ou moins déterminable par les ordinateurs et les psychologues de la police, le hasard n'existe pas. Il n'existe que des accidents. Et tout accident est formé d'un ensemble de phénomènes paramétrables, quoique par leur seul devenir.

Il y avait peut-être un moyen d'aller au-delà de ce nulle part, vers un lieu secret, un lieu sans repères, absent de la plupart des cartes, mais un lieu quand même, un lieu qui était un accident, un territoire protégé, circonscrit, et pourtant caché, quasiment invisible, un havre où ils pourraient se reposer et dormir plus d'une nuit d'affilée.

Elle connaissait quelqu'un. Un vieil ami de son père, l'homme qui écoutait Gary Numan. Elle ne l'avait pas vu depuis des années.

LE NOM SANS CORPS

Il ne pouvait pas ne pas être au courant. Il ne pouvait pas ne pas avoir deviné.

Elle avait vécu durant des années chez lui.

Chez eux, en fait. Cet homme avait un ami, ils partageaient le même lieu de vie.

Avant de disparaître de la surface de ce monde, son père lui avait ordonné de ne faire confiance qu'à ces seuls hommes. Il répétait à Sharon qu'elle pourrait toujours compter sur eux, quelles que soient les circonstances. Son père avait disparu sans laisser de traces à la fin de la dernière année du siècle précédent, elle venait d'avoir 17 ans. Elle n'avait jamais rien su de plus.

Les deux hommes avaient appris, pour son accident. Ils avaient suivi l'enquête de près jusqu'à son misérable échec.

Depuis des jours elle pensait à eux, à l'Idaho, à la vaste propriété perdue dans les massifs des Rocheuses, à la frontière du Montana. Elle s'était sentie si peu en danger durant toutes ces semaines passées sur la route, toutes ces semaines passées à tuer, qu'elle n'avait pas songé à demander de l'aide : c'était les autres qui en avaient besoin, de toute urgence. Son corps et son double ne cessaient de composer le 911 sur tous les téléphones de la Terre. Ces hommes pouvaient néanmoins lui permettre de poursuivre le plan. Le plan de survie du corps truqué. Le plan de restauration du corps véritable.

Ils vivaient là où plus personne n'osait vivre. Ils vivaient là où plus personne n'oserait mourir.

C'est à peine différent d'un nulle-part.

C'est mieux encore.

C'est un sanctuaire.

Dans les toilettes de la station-service, elle croisa un type en chemise à carreaux et blue-jean élimé, un camionneur d'une cinquantaine d'années

qui lui prêta à peine attention, sous sa casquette Peterbilt vieille de quelques siècles, ses yeux étaient déjà fixés sur les milliers de kilomètres restant à parcourir.

Lorsqu'elle s'installa au volant, elle vit que le jeune Serbe s'était endormi, une barre Mars à moitié dévorée dans la main, la tempe calée contre la vitre. Le soleil était déjà haut, par le toit ouvrant elle le sentit frapper le sommet de sa tête, sans parvenir pourtant à la réchauffer, la vague de chaleur continentale insolait le béton, le métal, le plexiglas, l'air, tout était tiède, moite, parfois brûlant, le ciel d'un bleu pur paraissait devant le pare-brise, constellé de quelques flocons nuageux à peine consistants. Une lumière cristalline déposait son vernis vibrant de réfractions sur chaque objet du monde.

Le monde était beau, le monde était chaud, le monde était lumineux, le monde était son seul ami. Le monde pouvait être dangereux pour les êtres humains.

Elle seule pouvait être aussi froide.

L'autoroute s'étendait en une longue percée à la rectitude aussi abstraite que les vastes champs de céréales qui la cernaient à perte de vue. La seule verticalité perceptible provenait des silos à grains qui veillaient comme des tours de garde sur les précieuses graminées. Leurs reflets argentés dominaient de loin en loin l'or roux des plantations, la route quasiment déserte ne demandait qu'une attention réduite et un réglage optimal du *cruise-control*, ainsi que la bonne playlist sur le lecteur MP3 intégré au tableau de bord. Le système acoustique haut de gamme faisait étinceler chaque fréquence comme un reflet de soleil dans le pare-brise.

Elle opta pour une sélection aléatoire des musiques qu'écoutait son père, entre la fin des années 1970 et le milieu des années 1990, rien d'une aimantation nostalgique, aucune volonté de faire revivre un souvenir, une image, des impressions. Rien d'autre qu'une présence réelle, celle des ondes sonores sous la forme d'un fichier digital.

How does it feel? demandait New Order.

It feels very good. Very good, indeed, pensait-elle.
Son visage la regardait dans le rétroviseur.

6

Elle avait pénétré d'environ soixante kilomètres en territoire albertain, il était temps d'obliquer vers le sud. Il était temps de prendre la seule direction qui ne devait rien au hasard, tout du moins à ce qu'on croit tel. Elle rejoignit la route 501 par Lethbridge, compta deux sorties et brancha le scanner de police multifréquences.

Un bel engin, dernier cri, en provenance des USA, vendu très cher sous le manteau par une des réserves indiennes transfrontalières, un cadeau qu'elle s'était offert cette nuit-là, après avoir tué les deux occupants d'un Ford Expedition dans une ruelle de Toronto, deux night-clubbers bourrés de pognon qu'elle avait suivis une soirée entière avant de se laisser aborder. Dans le coffre de leur luxueux SUV, elle avait découvert des lots de marijuana et d'amphétamines qui accrédiétaient la thèse du règlement de comptes crapuleux. C'est dans ce coffre également qu'elle avait mis la main sur ce carton plein à ras bord de cartes magnétiques ou à puce intégrée, de toutes origines, de tous modèles, pour tous usages.

Pour son premier double homicide, elle n'avait pas manqué d'intuition calculée et d'intelligence improvisée.

C'est morts que les humains se révélaient les plus utiles.

La traversée de la frontière et la jonction avec l'Interstate 15 furent signalées dans son nerf optique par la forme rectangulaire d'un panneau routier.

L'ordinateur du scanner passait en revue toutes les fréquences disponibles et actives, les voix aux sonorités métalliques se succédaient dans un flot ininterrompu sur fond de brouillard bruitiste à ondes courtes. Il était temps de se heurter à la frontière américaine.

Il était temps de passer le test.

Le petit poste de douane était constitué de deux guérites situées de part et d'autre d'un élargissement de la route en deux voies d'accès.

Il n'y avait personne sur la file de droite où le feu venait de passer au vert, un camion Dodge Sprinter attendait sur celle de gauche.

Ce poste-frontière n'était pas encore doté des derniers systèmes de détection que le Home Department américain avait fait installer sur les principales portes d'entrées de son territoire. Il restait quelques trous dans le mur. Leur nombre se restreignait de jour en jour. Cela devenait de plus en plus compliqué, surtout pour deux fugitifs transportant plusieurs armes à feu.

C'était compliqué, donc c'était la solution la plus sûre. C'était difficile, donc cela devait être tenté. C'était presque impossible donc il s'agissait de l'unique possibilité.

Avant qu'ils ne découvrent l'homme du bungalow 24, ils continueraient de les chercher dans la zone de ses derniers meurtres, aux environs de Winnipeg, Manitoba. Elle avait erré de l'Alberta jusqu'au Québec, puis dans le Nord canadien, jusqu'aux abords de la baie James et de la baie de Hudson, avant de parcourir un tout autre chemin, en sens inverse, elle ne s'était jamais approchée de la frontière, sinon pour son escapade dans le Sud de l'Ontario. Ils la chercheraient partout sauf dans ce qui ressemblait le plus à un piège. Ils n'avaient pas assez d'imagination pour imaginer le pire. *She was not in their vision.*

Ils. Tous les flics du Canada, polices provinciales, GRC, SCRC, tous. Plus déjà sans doute nombre de leurs collègues en activité au sud de la frontière, là où justement elle se dirigeait, dix assassinats à son actif, sans compter les chiffres encore plus impressionnants atteints en une seule fois par son compagnon de voyage.

Mais ils passeraient. Elle en était sereinement convaincue. Ils passeraient, comme ils avaient déjà franchi deux barrages routiers, ils passeraient

parce qu'en fait ils n'étaient pas vraiment là, ils étaient des identités factices, et ils s'en emparaient en un pur acte de prédation, ils les digéraient, les incorporaient en quelques heures, voire quelques minutes.

Un phénomène étrange était apparu après l'accident initial, et il ne cessait de s'accroître depuis qu'elle avait entrepris sa longue course à travers l'humanité.

Sa morphologie s'adaptait à ses identités de rechange. Il ne s'agissait pas d'un processus de mimétisme biologique mais d'un événement psychologique interne qui affectait la perception que les autres avaient d'elle.

Cela n'avait rien à voir avec une accumulation de détails, même significatifs, cela ne nécessitait aucun calcul, aucune préparation particulière, aucun déguisement, aucun artifice.

C'était elle, l'artifice.

8

L'agent des Custom Borders observait tour à tour son visage, la photo imprimée sur le permis de conduire et le passeport canadien de Jane Allison Royce, son œil de fonctionnaire inquisiteur semblait chercher une réponse à une question incongrue.

Sharon se contenta d'orienter un peu la tête dans la lumière en provenance du pare-brise, ses cheveux se déplacèrent le long de ses méplats, son expression se modifia sans même qu'elle ait à jouer un rôle conscient, elle savait que son regard, sa bouche, ses gestes, sa posture, son maintien, concouraient à visser la certitude dans le crâne du douanier comme une bonne munition de 9 millimètres.

L'homme se contenta d'observer Novak qui s'éveillait.

– C'est mon neveu, je le reconduis chez ses parents, voici leur autorisation parentale.

Elle tendit le document avec le passeport à puce électronique. Son comportement épousait d'instinct celui d'une petite fonctionnaire fédérale

ontarienne, ce n'était pas physique, corporel, identifiable, comme tout ce qu'elle était, c'était de l'ordre du simulacre, *être visible sans être*, c'était une forme de manipulation psychique poussée à son degré extrême.

Le passeport identifiait le même comme William Deschamps, originaire du Québec, résidant à Denver, Colorado.

De simples faux, comme elle-même.

9

Le soleil commençait sa plongée sur l'horizon lorsqu'elle reprit la direction de l'ouest. À Vaughn, elle quitta l'Interstate 15 et s'engagea sur la route 200 par l'échangeur du Veterans National Highway afin de rouler droit vers les premières hauteurs de l'État, en direction de la ville de Missoula. Ils étaient passés. Avec les armes dans leurs coffrets de métal et de composite, au fond des compartiments logés sous les sièges avant. Le douanier américain avait posé quelques questions d'usage, avait fait le tour du véhicule, avait demandé à inspecter le contenu du hayon, n'avait ouvert aucune des valises, puis leur avait fait signe d'y aller.

Ils recherchaient un homme ou une femme seule et un enfant en fuite, pas les deux ensemble, encore moins noués par des relations familiales. Une fois de plus, les nombres étaient de leur côté. Le monde était son seul ami.

Les grandes plaines du Montana forment la continuité géologique de celles de l'Alberta voisin, les paysages de l'État américain et de la province canadienne sont structurés selon le même plan naturel. Vastes prairies dans la partie orientale et centrale, contreforts et premiers sommets des Rocheuses dans la partie occidentale.

Ici aussi les routes se déroulent en interminables rubans anthracite jusqu'au-delà de l'horizon. Ici aussi les routes se déplient en surface comme de longs codex surgis du plus profond de la terre. Ici aussi les routes semblent faites pour camoufler un secret.

LE NOM SANS CORPS

Elle ne s'arrêta qu'à la nuit tombée, elle avait bien roulé, elle avait atteint les Rocheuses, elle se trouvait à quelques kilomètres de la ville de Lincoln. Le motel surgit des ténèbres au détour d'un virage, ses lumières jaunes et rouges créaient une petite aurore artificielle sur le bord de la route, elle ralentit, actionna son clignotant, prit la voie d'accès puis se gara devant le bâtiment central. Elle jeta un coup d'œil à Novak Stormovic qui lui rendit un regard froid, neutre, détaché de tout, comme à son habitude. Rien d'ostentatoire. Rien que la nature profonde de son être. Rien que ce que la survie et l'évolution avaient fait de lui. Rien d'autre que la vérité. Elle se demanda si elle allait encore devoir tuer cette nuit.

